
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT

SOMMAIRE :

1. Max Stirner : *Apologie du mensonge*.
2. Paul Adam : *La Vertu*.
3. Edmond Cousturier : *L'Art dans la société future*.

Lectures poétiques : *A quelque révolutionnaire d'Europe dans la défaite*, par WALT WHITMAN.

4. Henri de Régnier : *Le sixième mariage de Barbe-Bleue*.
5. Bernard Lazare : *Les Livres*.
6. Notes et Notules.

PARIS

136, RUE LEGENDRE, 136

Novembre 1892

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs

Adresser toutes les communications

à **M. BERNARD LAZARE**, *Directeur*

136, rue Legendre

Il est tiré quelques collections sur Hollande en souscription à vingt francs l'an.

« ENTRETIENS » d'Octobre :

1. **Michel Bakounine** : *La Commune de Paris*
(2^e partie).
2. **Georges Eekhoud** : *Symphonie*.

Lectures poétiques : *Vers inédits de Jules Laforgue*.

3. **Henri de Régnier** : *Portraits* (François Coppée).
4. **Paul Adam** : *Les Cœurs durs*.
5. **F. Vielé-Griffin** : *L'homme supérieur*.
6. Notes et Notules.

APOLOGIE DU MENSONGE

Ceux qui font notre éducation ont soin de nous déshabiter de bonne heure du mensonge et de nous inculquer ce principe, qu'il faut toujours dire la vérité. Si l'on fondait cette règle sur l'intérêt personnel, chacun pourrait aisément comprendre que la confiance, qu'il veut évoquer chez autrui, serait compromise par des mensonges... Mais il sentirait aussi, qu'il n'a besoin d'adresser des paroles vraies qu'à celui qu'il *autorise* à entendre la vérité.

Lorsqu'un espion se glisse sous un déguisement dans le camp endormi, et qu'on lui demande qui il est, ceux qui s'informent de son identité ont assurément le droit de le faire. Mais l'homme déguisé ne leur donne pas le droit d'apprendre de lui la vérité. Il dit ce qui lui plaît, et tout, sauf le vrai. Et pourtant la morale lui crie : « Tu ne dois pas mentir ! » La morale donne à ceux qui me questionnent le droit d'attendre la vérité de moi. Mais moi je ne le leur donne pas. Je ne reconnaiss ce droit qu'à ceux à qui je le confère.

La police pénètre dans un cénacle de révolutionnaires. Elle demande son nom à l'orateur. Tout le monde sait que tel est le droit de la police ; mais elle ne tient pas ce droit du révolutionnaire, *puisque il est son ennemi* : il lui dira un faux nom — il mentira. Aussi la police n'est-elle pas assez folle pour compter sur la véracité de ses ennemis... En toutes choses l'Etat traite les individus avec incrédulité, car il reconnaît en leur égoïsme son ennemi naturel... L'Etat ne croit pas l'individu ; il n'a nulle confiance en lui. Il admet ainsi lui-même le *code du mensonge*. Il

ne me croit que s'il m'a convaincu de mon dire. (306, 307.)

Il y avait une fois une Université, où un code était en vigueur, aux termes duquel toute parole d'honneur donnée au tribunal universitaire était tenue par les étudiants pour nulle et non avenue. Les étudiants voyaient dans la parole d'honneur exigée un simple piège qu'ils ne pouvaient éviter qu'en retirant à la parole d'honneur ainsi donnée toute signification. Celui qui manquait à la parole donnée à un camarade passait pour l'infâme. Mais on riait, en compagnie des mêmes camarades, du juge dupé, à qui on l'avait donnée, et qui s'imaginait qu'une parole avait la même valeur entre amis et ennemis... C'est qu'en effet une parole d'honneur n'en est une que pour celui que j'autorise moi à la recevoir pour telle. Celui qui me force à la donner ne reçoit qu'une parole extorquée, dès lors *hostile*, une parole d'ennemi à laquelle on n'a pas le droit de se fier, car un ennemi ne vous donne pas ce droit. (313, 314).

Il est méprisable de tromper une confiance que nous provoquons spontanément : mais qu'un homme, qui nous veut soumettre à sa puissance par un serment, périsse de l'insuccès de sa ruse méfiante, qu'il y perde tout son sang, il n'y a pas là de honte pour l'égoïsme. Tu m'as voulu enchaîner. Apprends donc que je sais limer tes chaînes.

Il s'agit uniquement de savoir si je donne, *moi*, à celui qui se fie à moi le *droit* de la confiance.

Celui qui fait de la vérité une idole, une chose sainte, est tenu de s'*humilier* devant elle ; il ne peut braver ses exigences, il ne peut lui résister courageusement ; bref il doit renoncer à l'*héroïsme du mensonge*. Car pour le mensonge, il ne faut pas moins de courage que pour la vérité. La plupart des jeunes gens manquent de courage. Ils aiment mieux avouer le vrai, et monter à l'échafaud que d'humilier la puissance des ennemis par l'impudence du mensonge. La vérité est pour eux *chose sainte*, et toute chose sainte exige la vénération, la soumission, le sacrifice aveugle. Si vous n'êtes pas imprudents, si vous craignez d'être les railleurs de choses saintes, vous êtes apprivoisés par elles, et vous êtes les serviteurs. Il suffit de semer un grain de vérité dans un piège pour que sûre-

ment vous y portiez le bec ; et vous voilà pris, fou que vous êtes. Vous ne voulez pas mentir ? Tombez donc en victimes de la vérité et devenez — des martyrs ! Martyrs — et de quoi ? De vous-mêmes ? de votre être propre ? Non ; mais martyrs de votre déesse — de la vérité. Vous ne connaissez que deux espèces de servages et deux sortes d'esclaves : les esclaves de la vérité et les esclaves du mensonge : Soyez donc esclaves de la vérité, au nom de Dieu !

Mais quoi ! si nous changions les choses, si nous disions : Parjurons-nous, mentons — *au nom de nous-mêmes*, ne serait-ce pas là justifier toute bassesse ?

Il le semble bien. Mais voilà qui ne diffère pas de ce qu'on fait *au nom de Dieu*. N'a-t-on pas commis toutes les bassesses au nom de Dieu, n'a-t-on pas surchargé les échafauds, tenu les auto-dafés, organisé tout abrutissement en son nom ?... N'a-t-on pas rompu des serments sacrés en son nom ? Tous les jours ne voit-on pas des missionnaires et des prêtres vaguer dans le monde pour amener Juifs, Païens, Protestants et Catholiques, à trahir la foi de leurs pères — pour le compte de Dieu ? En quoi est-il plus criminel de faire cela pour mon propre compte ? Qu'est-ce donc qu'agir pour son propre compte ?

On va songer tout d'abord au « gain vil ». Et celui qui agit par amour du lucre, agit certes pour son compte propre car il n'y a rien qu'on ne fasse pour soi, pas même ce qu'on fait pour la gloire de Dieu. Toutefois celui qui agit par esprit de lucre, est un *esclave* du lucre ; il n'est pas au-dessus du gain ; il appartient au gain, au sac d'écus ; il ne s'appartient pas à lui-même ; il ne se possède pas.

Celui qui a la passion de l'avarice, ne doit-il pas obéir aux ordres de sa *maitresse* ? et si, un jour, un accès de générosité se glisse en lui, n'est-ce pas là une exception, de même qu'il peut arriver à des dévots d'être quelquefois privés de la direction de leur seigneur et de se laisser séduire aux artifices du « démon ? » Un avare n'est donc pas un individu en possession de lui-même ; il est un valet ; et il ne peut rien faire pour son compte, sans le faire du même coup pour le compte de son seigneur, tout comme un dévot. (309, 310).

On demande des aveux à un accusé; on n'a pas de témoins contre lui. Avouera-t-il ou n'en fera-t-il rien? S'il nie, il meurt, mais il demeure impuni. S'il avoue, il est véridique — mais il est guillotiné. Qu'il meure donc, si la vérité pour lui est au-dessus de tout. Mais seul un mauvais poète sera tenté d'écrire sur sa mort une tragédie. Quel intérêt y a-t-il à aller voir un homme victime de sa lâcheté?

Mais s'il avait le courage de n'être pas l'esclave de la vérité et de la franchise, voici peut-être ce qu'il dirait : « Qu'importe à mes juges de savoir ce que j'ai fait? Si j'avais *voulu* le leur faire savoir, je leur aurais dit, comme je l'ai dit à mes amis. Je ne veux pas qu'ils le sachent. Ils font intrusion dans ma confiance, sans que je les y aie appelés, et sans que j'aie fait d'eux mes confidents. Ils *veulent* apprendre, ce que je *veux* cacher. Venez-y donc, vous qui voulez briser ma volonté par la vôtre. Essayez vos moyens. Vous pouvez me torturer. Vous pouvez me menacer de l'enfer et de la damnation éternelle. Vous pouvez me mâter, au point de me faire prêter un faux serment.

Mais vous ne m'extorquerez jamais la vérité. Car je *veux* vous mentir, parce que je ne vous ai conféré nul droit et nul titre à ma franchise. Que le Dieu, qui est la vérité », jette sur moi les regards « les plus menaçants. J'aurai le courage du mensonge. Et quand même je serais las de la vie, quand même votre guillotine me serait la bienvenue, je ne vous ferais pas le plaisir de me montrer à vous comme un esclave de la vérité, que vos artifices ont fait traître à sa volonté! » (308).

MAX STIRNER (1).

(1) Traduction de Th. Randal.

La Vertu

Le XVIII^e siècle étala gaiement ses misères morales. Il prit de la nature ce qu'elle offrait de plaisant pour les joies du corps. Par tactique d'opposition, les conventionnels affichèrent l'amour de la vertu, et ils séduisirent ainsi le peuple jaloux des voluptés que les grands prétendaient connaître avec exagération. Leurs phrases déclamatoires acquirent autant le petit commerce de province que les guillotinades et les proscriptions, si favorables à ses économies, utilisées dès lors pour l'achat des biens nationaux.

La liesse de la réaction thermidorienne et les lascivités martiales de l'Empire n'empêchèrent point qu'il s'accomplit en France, vers ce temps, un phénomène social de moralité ; nous assistons à ses phases dernières.

On sentit que l'œuvre de la Révolution prenait une forme définitive. Les Gallo-Romains avaient décidément récupéré leur sol et leurs droits sur les envahisseurs Francs des siècles anciens. Partout s'édifièrent des temples d'architecture gréco-latine. On imita pour l'ameublement et le costume les modèles de l'art originel. Ce fut la résurrection. La colonie romaine triompha, après une si longue servitude sous la féodalité franque. Comme au forum, les rhéteurs s'exaspérèrent.

Les résultats de la nouvelle conquête éblouirent les citoyens. Ils se glorifièrent. Après la chute du gouvernement de Restauration, ce fut en eux, un second émerveillement. Privée de soi, la bourgeoisie s'alloua toutes les

qualités. On prêcha tant la vertu, on proclama si haut son règne, que la nation entière réussit à s'estimer. Elle affecta une tenue en accord avec son principe nominal. Une honnêteté d'apparence se prépara. Le Code était neuf. On ignorait presque les malices qui permettent de mystifier la Loi. La bourgeoisie respectait admirativement son effort. Afin de ne pas ternir ce prestige, elle feignit de ne jamais admettre que sa conscience pût déchoir. Les défailances du cœur et de la loyauté furent soigneusement cachées. Les erreurs humaines demeurèrent secrètes.

Dès lors, l'esprit d'indulgence constitua le fond même de l'âme nationale. La peur du scandale fut proposée comme le principe même de la sagesse. Chaque fois que le péché se révéla, on s'entendit pour ne le point voir. De cette entente naquit l'apparence de vertu propre au règne de Louis-Philippe, exaltée en 1848, et qui, comparée à notre besoin de dénonciation, forme un contraste propre à déconsidérer le temps présent.

L'esprit d'indulgence commença, sous le second Empire, à recevoir de rudes atteintes, dès que l'opposition se manifesta sous des apparences un peu brusque. Le monde se choqua fort des audaces qui découvraient les faiblesses intimes de la Cour. Il comprit que ces audaces ne tarderaient pas à l'assaillir lui-même. Il se défendit. Les manigances des opposants obtinrent un succès médiocre en somme. Les plébiscites s'élevèrent contre elles. Si les catastrophes de 1870 n'étaient survenues, l'âme nationale n'eut pas donné sa foi à ceux qui la déparaient brutalement de ses masques de vertu.

De bonne heure, les plus astucieux républicains reconurent ce péril de leurs thèses. La crainte d'échouer par la violence leur fit accueillir avec un enthousiasme très vif l'athéisme sournois de M. Renan, qui tapotait tout bonnement sur la joue du Christ et l'excusait d'un sourire ecclésiastique, pour l'espiéglerie d'avoir été Dieu.

Cette allure finement sournoise, attira les cœurs voués à la dissimulation. L'indulgence du Sulpicien pour le Seigneur enchantait. On comprit qu'il se montrerait de pareil accommodement pour toutes les misères de l'esprit, du corps. Il se laissa deviner immédiatement comme

capable d'écrire un jour! « ... Le péché?... Mon Dieu, je crois que je le supprime... Je ne comprends rien à ses dogmes tristes. Je vous l'avoue, plus je réfléchis, plus je trouve que toute la philosophie se résume dans la bonne humeur. »

Et de fait, son indulgence envers soi ne fut pas moindre que celle témoignée à Jésus, au monde. Il ne composa point de sa vie, une ligne qui n'en préparât sa louange. Avec une assurance pleine de naïve bonhomie, il se déclara le brave homme, l'honnête savant, le cœur sincère. On le crut volontiers. L'esprit était en lui, et par conséquent la vertu, telle que l'entendaient les contemporains. Le Parlement va statuer sur sa gloire et faire mener son corps en grand appareil dans les caveaux du Panthéon. La vertu mérite bien de telles pompes.

L'exemple qu'on nous offre en lui de l'âme parfaite nous doit vraiment intéresser. Rien de plus séduisant, n'est-ce pas, que de connaître la route du Bien; et pour nous instruire en cela, il conviendrait sans doute de refaire avec des souvenirs le chemin parcouru par RENAN, de l'humanité à la vertu.

L'existence précaire de sa famille l'avait rendu réfléchi tout enfant. Ce lui donna de la timidité. Il s'habitua vite à esquiver les heurts et les luttes, ce pourquoi il se connaissait faible. Sortant de l'école, il prenait par les rues détournées et fuyait avec horreur ce qu'il pouvait y avoir de viril dans les jeux des camarades. Le besoin de prendre la responsabilité de ses actes ne l'attirait point. Affirmer en face lui déplaisait déjà; et ce l'effrayait de souteur du poing ou du pied une opinion nette sur les billes ou la toupie. Il se plut davantage parmi les petites filles. Sa cautèle, ses insinuations, ses pensées hésitantes y furent gracieusement admises. Il dut ressentir des joies extrêmes à goûter leurs menus mensonges, leurs tracasseries minutieuses, leurs affections aigre-douces. Parmi elles, il affina facilement cet art de la dissimulation qui, selon les paroles de l'abbé Siard, était la dominante de sa personnalité.

L'aversion pour les jeunes gens, le penchant pour la société des femmes, pour la tranquillité des propos, le dési-

gnaient évidemment à la prêtrise. Il vivait dans ce milieu dévot de petite ville bretonne où les abbés régnait, avec sa sœur Henriette, personne très intelligente et nantie d'un sérieux savoir. Elle ne fut pas évidemment sans pressentir le discrédit où tomberait bientôt la foi catholique. Les fautes de la Restauration avaient nui plus au Christianisme que tous les diatribes des voltaïriens. En Bretagne, les prêtres fréquentant la famille parlaient avec épouvante de l'athéisme, de sa croissance inéluctable. Le frère et la sœur concurent très bien que l'avenir appartenait aux démolisseurs du dogme. Leur rêve d'ambition se créa sur cette apparence.

Que son apostasie fût résolue d'avance en lui-même, comme le point capital de ses débuts et le coup de théâtre utile à sa fortune, on n'en peut guère douter. Il le laissa deviner à M. Dupanloup, qui l'envoyait au séminaire, prudemment « pour étudier l'hébreu ».

A peine le jeune homme eut-il connu la cellule, sa sœur aussitôt le travailla. D'Allemagne où elle habitait, institutrice, elle lui écrivit ses découvertes sur l'exégèse germanique. Ses lettres apportèrent des enseignements précieux et elles révélèrent à Renan la source de son originalité. Leur dessein fraternel d'abolir le christianisme s'affermi alors complètement.

Il se mit à suivre les leçons de langue hébraïque, et ne tarda point à tenir, parmi ses condisciples la bonne place. L'abbé Garnier, son maître, le récompensa par de la confiance. On conte que Renan reçut de lui des manuscrits et des notes fort importantes destinés à la préparation du cours. Il les emporta hors de Saint-Sulpice, et s'en servit afin de composer le mémoire grâce auquel lui échurent sa première distinction académique et les éloges de M. Burouf. Toute la vie il garda une extrême gratitude à ses maîtres de leur générosité surprise.

Aussitôt sa réputation de science s'établit. Elle lui paraissait justement indispensable. Par elle seule, il pouvait assumer une grande allure, se dire le champion du temps positif devant l'erreur des vieux rêves. Mais il importait que l'apôtre fût revêtu de titres officiels. Les diplômes conféreraient à sa parole une autorité plus incon-

testable. Jusqu'en 1848 le soin de les obtenir l'occupa.

La révolution de février lui parut un moment propice pour lancer son idée. On le connaissait déjà dans les cercles de jeunes professeurs pour son adroite apostasie. Le soin de n'en pas parler bruyamment prêtait à cette savante aventure un grand air de sincérité. L'heure ne sonnait-elle pas de paraître dans la mêlée? En hâte il rédigea cet *Avenir de la science*, destiné à offrir au public « la foi nouvelle remplaçant le catholicisme ruiné. » Rien que pour le savoir en posture de publier de telles choses, on lui donna une mission en Italie.

Au retour, comme il avait aperçu que les doctrines rudes risquaient de se perdre parmi toutes les violences du temps, il résolut de surseoir à la publication. Jouant la modestie, il fut consulter de ci, de là, M. de Sacy, parmi d'autres, ce politicien mystique.

Le merveilleux de son plan, fut de concevoir comme ses attaques athéistes porteraient davantage s'il paraissait retenir les affections catholiques. Ce lui donnerait un caractère de bonne foi évidente. Les adversaires de son choix le respectant, l'aimant, proclamant sa sincérité, n'était-ce pas la plus belle arme dont il se pût défendre? Il les toucha par ses aveux, les maintint en bienveillance à son égard. « Je suis toujours des vôtres; à peine un dissident... Eclairez-moi! » La vanité de ceux qu'il étonna par cette astuce le servit à merveille. Ils lui dispensèrent les avis sages. La souplesse de Renan sut les flatter à propos. Et les républicains disaient: « Voilà l'apôtre fort, le clergé lui-même doit le reconnaître saint et probe. Que direz-vous, bons croyants? » Son habileté alla jusque vilipender dans les articles d'alors la civilisation moderne, la révolution, jusqu'à vanter le système féodal comme le meilleur état politique connu du monde. L'église eut la simplicité d'en paraître ravie.

Quant aux démocrates, enchantés de son athéisme, ils ne voulaient point voir l'esprit réactionnaire de ses écrits; plutôt y sentaient-ils une attaque indirecte et fine au pouvoir qui se réclamait des principes de 1789.

Renan, à cette époque, perçut une certaine surprise de la naïveté des hommes. Et quoi, d'aussi frustes malices

réussissaient à les vaincre. Il multiplia ses témérités. Les acrobaties de son imagination concilièrent sur son talent les opinions les plus diverses. Les inconséquences outrageantes de ses raisonnements passèrent pour de l'impartialité. Le monde s'engouait de lui.

Il le vit bien lorsque le Pouvoir lui fit deux ouvertures. Ce fut d'abord un poste recherché à la Bibliothèque Nationale et qu'on ne donnait qu'à des esprits autorisés. L'empereur ensuite le voulut voir. De cette audience, il résulta la mission de Phénicie. Elle coûta 70.000 francs pris sur la cassette impériale, non sur les fonds du ministère. Sa femme et sa sœur accompagnèrent l'exégète. Henriette fut à la gloire comme elle avait été à la peine. Le général commandant l'armée de Syrie mit, par ordre, des soldats à leur disposition. Renan adressait ses rapports directement à l'Empereur. Jamais les universitaires, de qui il dépendait par hiérarchie, n'en eurent la connaissance immédiate.

Sans aucune gène, Renan accepta la chaire d'hébreu au Collège de France, de la main du potentat. Le Pouvoir, après tant de faveurs, comptait sur le dévouement de son protégé.

Mais la première apostasie de Renan, si heureuse pour sa situation, lui avait fait connaître comme le loyalisme importe peu aux hommes pour la considération qu'on leur demande. Il regarda autour de lui. L'empire était dans sa période de force. La Chambre restait muette, la presse rigoureusement « disciplinée ». Nulle voix ne pouvait surgir contre l'ordre des choses. Seule, l'administration échappait à la main souveraine. On la croyait acquise par les bienfaits du trône.

Renan, avec sa remarquable perspicacité, imagina tout de suite le prestige qu'acquerrait l'homme capable de prendre la parole contre les doctrines du pouvoir, au milieu d'un pareil silence, et quel retentissement aurait une telle intervention. Sa *Vie de Jésus*, écrite presque entièrement pendant le voyage de Syrie était prête. Jusque la mort, sa sœur l'avait soutenu en cette tâche, de son savoir. Il tenait à la main une arme formidable. Chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la chaire d'hébreu au

Collège de France, au comble de la faveur impériale, il allait pouvoir dire encore : « Je doute; pardonnez-moi. Je vous laisse. » Et la badauderie des hommes applaudirait à son indépendance. Il joua sa scène avec un merveilleux toupet. *La Vie de Jésus* remporta le triomphe; et il fut permis dorénavant au gentleman politicien d'afficher son athéisme électoral tout comme le cabaretier du coin. Renan avait créé le dilettantisme de la goujaterie.

Depuis cette apostasie seconde, le celte obstiné a crû en grandeur et en gloire. Pour avoir deux fois menti à sa parole, trompé ses bienfaiteurs et vaincu ses scrupules, il a été le prototype de l'homme honnête et sincère. A en croire cet exemple, l'honnêteté est simplement l'art de parvenir, et le renanisme l'art de se faire indulgent à ses effronteries. Le Panthéon va consacrer ce double adage.

Nous savons désormais que la vertu c'est l'esprit d'indulgence et Renan, sans le savoir, a confirmé par sa vie la tendance séculaire de la race.

Vilipender les mœurs de notre temps est devenu l'habitude des propos actuels. Dans l'ordre sentimental, les révélations navrantes du naturalisme, et, dans l'ordre politique, celles plus navrantes encore du boulangisme, de l'anti-sémitisme ont dénué de leurs allures bienséantes l'âme contemporaine. Les esprits avisés se désistent de croire au désintéressement des parlementaires comme à la vertu des philosophes. Les théoriciens de l'anarchie dénoncent le servilisme et la jobardise du peuple.

A tout prendre, ce n'est pas que nos mœurs vaillent moins aujourd'hui. Toutes les époques donnèrent du décuagement aux sages. Que l'on relise les annales de l'humanité, on y constatera les mêmes vices en épanouissement. La vanité, la concussion et la débauche fleurirent en chaque civilisation avec une intensité à peu près égale.

Seulement il y eut des périodes de tenue, d'autres de cynisme; les malveillants disent, d'hypocrisie et de franchise.

PAUL ADAM.

L'ART DANS LA SOCIÉTÉ FUTURE

Au hasard des fréquentations obligatoires, on entend des individus, même sans ambitions ni attaches officielles, déplorer que les artistes, les imaginatifs, portent assez peu d'intérêt à ce qui constitue la vitalité de leur pays : débats et décisions parlementaires, facéties policières, judiciaires et municipales, grandes et petites manœuvres de l'armée, manifestes-bouffes des prétendants, jabotages d'une presse vendue, jeu complet des canailleries que nécessite toute compétition politique, etc...

Rien n'est exact comme cette constatation ; il faudrait même ajouter, au risque d'attrister les esprits débonnaires auxquels je fais allusion, que cette légère curiosité pour les menées gouvernementales dont quelques artistes veulent encore disposer, décroît en raison de la périodicité d'exploits qui se perpétuent dans une succession d'individus avides de pouvoir et de gain.

En revanche, à la suite d'un mode inédit de publicité, certaines actions... d'éclat, les esprits imaginatifs, auxquels on a toujours reconnu de vigoureux instincts moraux et sociaux, s'instruisent et se rendent naturellement aux doctrines préconisées dans quelques feuilles et brochures où des courageux et des sages versent éloquem-

ment leurs idées généreuses, proclament la « bonne nouvelle » d'une Société apte à réaliser enfin la devise fameuse que l'on peut lire aujourd'hui sur les murs des maisons d'arrêt et des « temples de l'autorité ».

Dans un temps où les faveurs officielles et financières ne s'obtiennent absolument en haut de l'échelle sociale que par relations personnelles, en bas, par lettres de recommandation, il n'est pas surprenant, alors que les élus ont lieu d'être mécontents, que les artistes opposés par moralité ou tempérament à toute intrigue, se débattent au milieu d'incoercibles flux et reflux de misères avant que de finir par le suicide ou dans les maisons dites de « santé », probablement parce que, selon une amère expression de Jean-Louis Forain, on y meurt « guéri ». Ceci est de l'histoire au jour le jour, chacun peut en constater les faits.

Ces faits se produiront tant que le luxe sera causé par l'inégalité des richesses, et l'œuvre d'art, traitée en marchandise.

Dans la société actuelle, le chaland du beau est seul appelé à des jouissances artistiques. Une audition musicale se paie cher, un poème est imprimé luxueusement et destiné à un petit nombre, la peinture suit des fluctuations ainsi que les valeurs industrielles et l'enthousiasme qu'elle suscite chez ses détenteurs est en proportion de sa cote à l'hôtel des ventes.

On objectera que certaines auditions musicales (!) sont gratuitement offertes, et des bibliothèques, des monuments, des musées nationaux ouverts au peuple des grandes villes : oui, il ne manque à l'ouvrier que le temps et les moyens de jouir ; une journée de dur labeur épouse les centres nerveux, et lorsque le travail finit à l'atelier, il recommence à la maison. Puis, quand même... quand même son métier laisserait au travailleur des heures de loisir, devrait-il aussi bien se satisfaire avec la pâture intellectuelle qu'un Etat lui mesure qu'accepter les conditions de l'œuvre d'art devenue un véhicule d'immoralité, un privilège pour des sots que rien ne saurait rappeler trop souvent à leur identité de riches ?

Notons que le trafic de l'Art entraîne la déchéance de

l'artiste, d'où sa déchéance propre. Les articles de commerce vendus de nos jours par des professionnels obligés au pain et au luxe nécessaires ne sont que fortuitement des œuvres d'art, étant accomplis dans des conditions où la préoccupation du succès les sèvre presque toujours du degré d'originalité par quoi ils vaudraient s'ils étaient exécutés sincèrement, pour soi, avec une patience sans limite et orientée vers la perfection. Aussi telles œuvres ont beau porter une marque personnelle, une marque de fabrique, la simple comparaison entre les produits d'un même fabricant dénonce tôt que le but de ce fabricant est de réaliser en tous ses produits l'ensemble des éléments qui doivent en assurer la vente ; les artistes ne peuvent donc actuellement satisfaire leur tempérament artiste qu'au détriment de leur tempérament organique et vice versa.

C'est pourquoi l'œuvre d'art doit être hors commerce. On peut évaluer un parapluie par du charbon, un mouton par du quinquina, tandis qu'on ne saurait payer, représenter par de la matière cet événement qui est une résultante inexplicable de volitions convergentes dont un cerveau directeur ne pouvait prévoir la fin, cet accident heureux (1), unique, donc supérieur à tout calcul, à toute attente, — l'œuvre d'art.

A cet égard, la moralité du Beau ne sera viable que dans une société où les besoins de luxe ne seront satisfaits que parallèlement aux besoins immédiats. Selon le contrat communiste-anarchiste, on a évalué que le travail nécessaire au bien-être occuperait l'homme de quatre à cinq heures sur vingt-quatre ; le travailleur se verra donc en possession de trois à cinq couples d'heures qu'il sera libre d'employer intellectuellement ; et l'artiste dût-il de loin en loin prélever sur ce reliquat le temps nécessaire à la préparation des matières utiles à l'exercice de son art, un musicien, son instrument, un peintre, ses couleurs, ses toiles, un poète, son papier, sa typographie, etc... — des corporations s'établissant à cet effet,

(1) Expression de Darwin.

l'artiste servi par lui-même, sera servi à son gré (1), bientôt la production sera inouïe, et l'artiste insoumis à l'ilotisme de banquiers.

* * *

Aurai-je la bonne fortune de prévoir les objections que certains lecteurs ont pu soulever jusqu'à ce point de mon argumentation ? Pour ma part, je n'en compte que trois, auxquelles j'essaierai de répondre.

1^o Le but premier de la satisfaction personnelle, par conséquent de la tendance au mieux, n'étant méritoire que chez l'artiste doué de génie, ne saurait valoir comme critérium d'un exhaussement du niveau de l'Art à venir.

2^o L'artiste ne vise jamais uniquement sa propre satisfaction ; actuellement, si le prix qu'on attache à une œuvre d'art peut trahir un calcul, il représente originellement un hommage rendu à un talent ; c'est un signe de l'estime que l'artiste doit avoir la liberté de réclamer de ses contemporains.

3^o Dans une société affranchie où effectivement la production artistique sera inouïe, l'art devenu ce qu'il fut primitivement, un jeu auquel la majorité des hommes se plaira, l'abaissement du niveau de l'Art est fatal ; nous retournerons à la barbarie.

1. — On ne saurait entretenir le Beau, qui d'essence est accidentel, tandis que le Laid, ou son déguisement le Joli, sont permanents, et seront fêtés comme présentement dans une société libre où il est clair que l'égalité de condition n'entraînera pas celle des aptitudes. Tout de même, proposer à l'imaginatif, comme fin morale, la satisfaction de sa conscience d'artiste, c'est indiquer à un

(1) Il est certain que si les peintres d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois, préparaient eux-mêmes leurs couleurs, ils seraient à bon droit plus rassurés sur la durée matérielle de leurs œuvres. Un peu du travail de l'artisan ne saurait nuire à l'artiste. Chez les Grecs, il n'y avait qu'un mot : *τεχνη*, pour désigner l'œuvre de l'un et de l'autre. En France, c'est seulement sous Louis XII qu'il est fait mention d'un architecte qui n'était pas maçon. Or, on nous accordera que les Grecs eurent quelque génie, et les architectures romane et gothique, quelque valeur d'art.

grand nombre un mode nouveau pour l'éclosion du Beau qui lui, n'a jamais lieu sans elle.

2. — La production publique des œuvres d'art ne se tare d'immoralité qu'autant que le succès des unes fait naître la spéculation et rompt l'égalité sociale d'individualités.

Rien n'empêchera l'artiste de rechercher l'opinion dans les lectures, conférences, auditions ou expositions qu'il lui plaira d'offrir au public.

3. — Il est certain que dans la Société future, l'Art jouera dans l'existence de l'homme un rôle de plus en plus considérable. « Notre organisme, a dit Guyau, en se perfectionnant, en viendra à économiser toujours plus de force, comme font nos machines ; de cette manière, il en aura toujours en réserve ; or, nous le savons, c'est l'art qui doit employer le surplus de force non utilisé dans la vie courante. L'art ira ainsi doublant et triplant notre existence : une vie d'imagination se superposera à l'existence réelle, et c'est en elle que se répandra tout le trop-plein de nos sentiments ; elle sera la perpétuelle revanche de nos facultés non employées.

On peut concevoir que l'Art, ce luxe de l'imagination, finisse par devenir une nécessité pour tous, une sorte de pain quotidien. »

Quant au retour de l'Art à la barbarie, il serait tout au plus à craindre dans une ochlocratie, et non dans une société où démocratie et aristocratie disparaîtront devant l'individualisme. En constatant plus haut que, de nos jours, le travailleur devait passer de l'atelier dans la maison où une femme et des enfants le réclamaient pour de nouveaux devoirs, j'aurais pu ajouter que bien peu ont ce courage : la majorité s'arrête chez le marchand de vins. Des statistiques nous apprennent qu'en France, le nombre des débits de boissons s'est accru de cinquante mille depuis 1870 ; dans les hôpitaux, la plupart des malades-hommes sont alcooliques. Or, ne croyons pas que les ouvriers qui se ruent en foule chez le marchand de vins ne boivent que pour boire : les poisons qu'on leur sert ne flattent les palais qu'à la longue, et les buveurs n'ignorent pas leurs propriétés toxiques aux lendemains cruels ;

non, ils boivent pour trouver l'ivresse, perdre la notion de leur esclavage, échapper à tout ce qui porte le nom de loi, de règlement, à ce qui représente une autorité, et prendre leur envol dans l'idéal, les projets, les vœux... Qui saura jamais ce qui s'est évaporé avec l'alcool d'idées grandes et neuves, même si je ne considère que le point de vue de l'Art ?

Dans la société future, les appétits nuisibles à l'espèce disparaissant avec l'esclavage, l'idéal se recruterà parmi les mille et une branches de la connaissance. On assistera, non au retour à la barbarie, mais à une éclosion féconde d'intelligences entre les fils de ceux qui portent aujourd'hui des chaînes ; et ces intelligences, on les prévoit d'autant plus fortes, qu'elles seront le produit de rythmes intellectuels contenus pendant des siècles par une force tyrannique et idéicide.

Au temps où les garçons étaient pour leurs parents, mais dans une faible mesure, ce qu'ils seront dans l'évolution humaine, une richesse plutôt qu'un luxe, à une époque où l'homme de condition médiocre pouvait encore engendrer à sa guise sans être tourné en ridicule et taxé d'imprévoyance, au lieu de soumettre les bambins une partie du jour à cette gaveuse artificielle de l'instruction primaire, cette forme mitigée de l'ignorance, a dit un philosophe, puis, le reste du temps, obliger leurs mains chétives à manier des outils imposés par un maître, on les laissait grandir et se former librement, on les abandonnait à leurs jeux, à leurs rêves ; ils choisissaient alors un travail harmonique : des artistes naissaient (1).

C'est encore dans l'histoire de l'Art que l'on peut trouver un exemple de ce que seront au centuple dans la société future, ces formes d'Art à peu près délaissées

(1) Ces hommes dont les œuvres nous émerveillent aujourd'hui comme des choses insurpassables étaient à peu près tous d'humble extraction ; ils entraient dans les corporations de métiers, et se trouvaient ainsi confondus avec les fripiers, les apprêteurs de fourrures, les faiseurs de harnais etc... Cette remarque peut tenir d'enseignement à qui ayant constaté chez tant d'individus l'ignorance et l'abrutissement causés par la pression sociale, désespérerait de l'avenir intellectuel de l'ouvrier.

que l'on nomme de nos jours Art industriel. Nos musées spéciaux (Cluny, Arts décoratifs, Galerie d'Apollon, Guimet, etc...) sont suffisamment révélateurs, indiquent assez quelles œuvres d'art on a pu tirer de l'application du Beau à l'Utile pour nous inciter à des fins parallèles. Tout fait prévoir que dans une société où le luxe sera produit à loisir, au lieu de se complaire à ces fac-similés, agrandissements, réductions et pastiches des modèles anciens qui sont la honte de notre époque, chacun s'ingéniant à innover un langage artistique inconnu: des œuvres de style, une flore ornementale nouvelle, finiront par éclore.

EDMOND COUSTURIER.

LECTURES POÉTIQUES
DES
ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

A QUELQUE RÉVOLUTIONNAIRE D'EUROPE
DANS LA DÉFAITE

Par WALT WHITMAN

Courage toujours ! frère, sœur,
Tiens dur ! — La liberté n'est pas à vaincre :
Ce serait peu de chose, vraiment, cela qu'étofferait un échec,
ou mille échecs.
L'ingratitude ou l'indifférence du peuple, ou toutes les trahis-
sons ensemble ;
Et tous les baillons du pouvoir : soldats, canons, codes.

Celle en qui nous avons foi est latente à jamais à travers tous
les continents,
Elle n'use ni d'invites, ni de promesses, elle est assise sereine
dans la clarté, elle est positive et calme, elle ne connaît
pas d'abattement.
Patiente elle attend son heure.

Mes chants ne sont que des chants de loyalisme,
Mais des chants d'insurrection
Car je suis le poète juré de tous les révoltés indomptés de la
face du globe, L'grand
Et celui qui se fait mon compagnon laisse le repos et la routine
derrière lui :
Il a misé sa vie comme un enjeu qu'on peut perdre à tout
moment.

La Bataille fait rage avec maintes alarmes soudaines et sonores, maintes marches en avant, maintes retraites ;
L'autocrate triomphe (ou croit triompher) :
La prison, l'échafaud, le garrot, les menottes, le collier de fer, le knout avec ses balles de plomb font leur œuvre ;
Héros fameux, héros sans nom qu'on répète, passent vers d'autres sphères ;

Les orateurs à la voix haute, les écrivains sont rejetés dans l'exil et gisent malades en des pays lointains ;
La cause dort — les plus fortes gorges ont été étouffées de leur propre sang ;
Et les jeunes hommes baissent leurs paupières en se croisant ;
Et malgré tout cela, la Liberté n'a pas quitté la place, l'autocrate n'est pas encore maître et possesseur :
Car, si la Liberté quitte un lieu elle n'est pas la première à sortir, ni la seconde, ni la troisième,
Elle attend que tout le reste s'en soit allé, elle demeure la dernière.

Quand ne restera plus même la mémoire des héros et des martyrs,
Et quand toute vie et toutes âmes d'hommes et de femmes auront été relevées de la garde de quelque coin du monde,
Alors seulement la Liberté sera relevée de sa garde de ce coin du monde.
Et l'autocrate mécréant entrera en possession.

Courage donc insurgé d'Europe, et toi, insurgée !
Car, jusqu'à ce que tout ait pris fin, ta protestation doit demeurer.
Je ne sais pourquoi tu es (je ne sais pas davantage quel est mon but, ni à quoi est utile quoi que ce soit).
Mais je chercherai avec soin ta raison d'être même dans ton échec.
Dans ta défaite, ton dénûment, ton emprisonnement — car tout cela est un grand but, peut-être.

La victoire, nous a-t-elle donc paru si prestigieuse ?
Elle l'est, en effet — mais il me sembla, aussi, maintenant, qu'inéluctable ta défaite est grandiose,
Et que la Mort et l'Abandon sont choses grandes.

LE

Sixième mariage de Barbe-Bleue

A Francis Poitevin.

L'Eglise était toute somnolente. Il y venait par les vitraux décolorés plus assez de lumière pour s'y distraire dans pas assez d'ombre encore pour y pleurer ; aussi quelques femmes, à genoux ça et là, semblaient y attendre plus d'obscurité. Elles restaient taciturnes sous leurs coiffes tutélaires, les hautes coiffes du pays toutes de douce toile sous qui s'abrite le visage naïf des jeunes filles et où s'ensevelit presque à l'écart la face usée des vieilles femmes.

La concavité sonore du vaisseau amplifiait le bruit d'une chaise remuée. Des clefs de la voûte pendaient, une à une, des lampes et un lustre d'un vieux cristal balançant presque imperceptiblement sa couronne de cires éteintes. Il y avait des fleurs et des figures sculptées aux chapiteaux des piliers qui se répétaient au bénitier, autour duquel des gouttes répandues de l'eau sainte qu'on s'offre, du bout des doigts, par un attouchement lustral et dont on se signe, mouillaient le pavé.

Une odeur d'encens prolongeait par toute la nef un souvenir des dernières vêpres et même sa permanence à la fois nuptiale et funéraire, évoquait une rétrospection plus lointaine d'obsèques psalmodiées et de noces joyeuses.

Fut-ce à cause de l'heure où j'arrivai cet après-midi à Quimperlé et qu'alors les cloches tintaitent, d'un bruit argentin comme le gai nom léger de la ville même, dans un ciel de soleil menacé de nuées moites à l'horizon, mais, en mon esprit, prédomina une idée de fête, ces sonneries me représentant des liesses de fiançailles et des cortèges aux carrefours et au parvis. Le dimanche en lui a aussi quelque chose de pompeux et de décoré. Ici, il est oisif plutôt et réquiescent. Les maisons sont anciennes et comme assoupies; on est aux portes ainsi que pour l'attente d'un passage ou au retour de quelque joie. Les blanches coiffes ailées ont un aspect de cérémonie et de complication. Elles se balancent à la marche des filles et leur ordonnance est dentelée de malices et brodée de coquetteries; sur la tête des aïeules elles se simplifient et s'endorment, avec des cassures, nonchalantes et un peu roides.

Les arbres du mail alignaient régulièrement, dans l'eau accueillante de la rivière, leur mirage désœuvré d'accord avec le jour dominical qu'attestait aussi le batelier, assis, jambes pendantes, sur le parapet du pont et qui m'interpellait pour l'offre d'une promenade sur le *Leta*.

La langoureuse rivière ne coulait pas et s'étendait entre les quais et les arbres, puis elle tournait avec lenteur, attentive et engourdie, à pleins bords, au ras de l'herbe d'une prairie que dominait, au loin, une ombre forestière sur un ciel nuancé déjà de crépuscule.

L'horloge du clocher sonna cinq heures; une feuille se détacha d'un petit orme, tournoya, se posa sur l'eau et y resta immobile. Je descendis vers la barque et elle démarra doucement.

Les deux rameurs, du coupant de leurs rames, entamaient l'eau unie et compacte où le sillage angulaire de la barque s'élargissait jusques aux berges. Un brin d'herbe y remuait alors ou, d'un groupe de roseaux, un seul, le plus grand, oscillait longtemps.

Devant moi c'était l'avenue silencieuse de la rivière, la quiétude de sa coulée ou l'attrait de son tournant; puis le paysage vers qui j'allais séparait son ensemble à mon approche. Il se partageait et glissait de chaque côté, en

files d'arbres, en prairies, en feuillages se correspondant ou s'alternant d'un bord à l'autre. Leur double passage reconstituait derrière moi, si je tournais la tête pour les voir, une ordonnance et une surprise nouvelles dont l'aspect se modifiait encore à mesure de mon progrès vers ce qui fournissait à son changement la matière de sa variété.

Ce furent : des prés d'une herbe vaporeuse frolée de lambeaux de brume, des chemins bordés de peupliers, des roseaux et des iris aux flexibles feuilles en épées ; tout se refléta dans l'eau exacte et, quoique le jour diminuât seulement, le silence était celui du plus calme soir. Les marbrures du ciel, tâcheté de nuages, ça et là, emperraient de plaques d'opacité l'eau qui, appesantie, semblait descendre entre ses berges.

Elle descendait d'autant que les hauteurs riveraines la dominèrent davantage de leurs verdures. La proximité de grands arbres de plus en plus nombreux et hauts l'empregnit d'un surcroît de gravité. Il s'y creusa des porches d'ombre ; la ténèbre s'y voûta en grottes au seuil desquelles finissait le dernier miroitement du ciel dans cette onde, et la rivière entra dans la forêt, de toute son eau d'ébène, avec la barque où je ne voyais plus le bois des rames aux mains des rameurs qui d'un geste maintenant énigmatique, semblaient supplier désespérément l'effroi souterrain de quelque Styx !

Ils avaient ramé longtemps aussi, parfois, s'arrêtaient-ils d'accord pour se reposer avec la curiosité du site. Là, alors, la barque s'encastrait nette et comme soudée à son reflet dans cette eau pétrifiée où, des avirons, tombaient des gouttelettes, une à une, énumératrices du silence qui comptait son heure à leur clepsydre minutieuse.

Le soir était venu moins peut-être que je ne n'avais été vers lui. Il habitait la forêt et y paraissait congénère des lourds feuillages riverains. Le lieu était taciturne et le bateau s'obstina sédentaire à un endroit où la rivière, élargie en lac, semblait finir noire, informe et stable, et, sans con-

tinuer son cours, s'approfondir indéfiniment, superposant ses ondes à elles-mêmes et s'accumulant en soi.

En même temps que le spectacle de ma promenade avait changé avec le crépuscule crû et abouti à presque la nuit ma tranquillité d'esprit avait dégénéré, à travers toutes les nuances de la mélancolie, en une sorte d'angoisse et, j'allais enjoindre aux bateliers de s'en retourner et de quitter ce bassin solitaire qui ne mirait eu lui qu'un silence qui était l'âme de l'ombre quand j'aperçus, à l'écart d'une petite anse, une maison, là, triste, close et charmante au point que l'envie me vint de cueillir dans le jardin qui l'entourait quelques-unes des belles roses qui y croissaient. J'en respirerais l'odeur durant mon retour par la morne allée d'eau qui m'avait conduit jusque-là.

Une femme sortit d'un petit pavillon et m'offrit de visiter la demeure qu'elle gardait. L'isolement, l'accès difficile du cottage avait, qu'elle m'avoua, éloigné les acheteurs quoiqu'il vint souvent, ici, du monde, ajoutait-elle, voir la ruine. — « Quelle ruine ? — » Celle, Monsieur, du château de Barbe-Bleue, du seigneur de Carnoët. »

Son visage était calme sous sa coiffe blanche de paysanne et sa bénigne bouche souriait à demi presque à regret. Sa chair était pacifique et la grande cape qui enveloppait son corps tombait à plis graves.

Avec le costume immuable de ce pays elle ressemblait à ses pareilles d'autrefois et, en un recul singulier, elle m'apparaissait, au seuil des vieux âges, comme une contemporaine du Sire, légendaire en sa tragique histoire. Sa demeure ! et je pensais à la haute tour, aux belles robes orfèvres et sanglantes, aux supplications des douces lèvres pâles, au poing brutal tordant les longues chevelures éplorées, lendemains funestes de noces captieuses et tentatrices dont j'avais entendu l'écho dans les cloches festoyantes de ce jour et dont, avec l'encens, j'avais respiré le souvenir dans la nef de la vieille Eglise.

Ce fut par un crépuscule pareil à celui-ci, sans doute, que Sœur Anne qui, durant tout le jour, n'avait vu que le soleil poudroyer pleura de ce que rien n'était venu vers celle pour qui l'heure inexorable était proche.

La haute tour, du sommet de laquelle l'anxieuse Vigilante avait interrogé le circuit du vaste horizon de la forêt, les chemins déserts et les deux rives de la rivière, était la même que celle dont j'entrevoyais devant moi le noir débris. De l'antique château, seule, elle était restée, hau-taine et attestatrice et elle survivait à l'écroulement de la demeure orgueilleuse ensemble et à sa propre caducité par ce pan de mur de rude pierre qu'elle dressait dans l'ombre.

Il était emmantelé de lierre, debout sur un tertre d'herbes et de mousses qui rongeaient sa base, montaient le long de ses parois, pénétraient entre ses joints et s'épanouissaient dans ses fissures, et sa solide masse impressionnait toute la forêt environnante.

Alentour, le sol était inégal, déprimé ou exhaussé selon qu'il y avaiteu là une douve ou une muraille. La destruction a des caractères divers ; parfois ce qui tombe s'efface doucement, peu à peu, s'émette et disparaît au lieu de s'attarder en ruine récalcitrante qui résiste au temps, lui dispute sa déchéance et tasse sa chute en quelque amas brut dont la terre ne reprend pas les matériaux sans en rester bossuée et difforme de la difficulté qu'elle a eue à les résorber ou à les mal couvrir de sa verdure.

L'obscurité presque complète était devenue une présence par l'aspect qu'elle avait pris de ce décombre pour me regarder de toute l'opacité de son vieux bloc de granit qui résumait en lui la ténèbre et lui donnait une forme. Il était impossible que des ombres n'errassent pas autour de ces pierres et, les y ayant vues, je ne pus me les imaginer autrement que douces, mélancoliques et nues.

Nues de leurs robes appendues au mur du réduit sinistre où le sang successif des cinq épouses avait rougi les dalles !... Comment eussent-elles erré autrement que nues puisque leurs belles robes avaient été la raison de leur mort et le seul trophée qu'eût voulu d'elles leur singulier mari.

L'une n'avait-elle pas péri, la première, à cause de sa robe blanche comme la neige que foulent, de leurs sabots de cristal, sur les tapisseries des chambres, des Licornes qui

marchent à travers des jardins, boivent à des vasques de jade, et s'agenouillent, sous des architectures, devant des Dames allégoriques de Sagesses et de Vertus ; l'autre ne mourut-elle pas parce que sa robe était bleue comme l'ombre des arbres sur l'herbe, l'été ! tandis que le vêtement de la plus jeune qui mourut aussi, douce et presque sans pleurer, imitait la teinte même de ces petites coquilles mauves qu'on trouve, sur le sable gris des grèves, là-bas , près de la Mer. Une autre encore fut égorgée. Un artifice ingénieux avait disposé sa parure de façon que les branches de corail qui enjolivaient d'arabesques le tissu changeant s'appariassent à ses nuances afin d'être d'un rose vif où le lé était d'un vert vivace et qu'elles s'aigrissent ou s'amortissent alors qu'il devenait prasin ou glauque.

Une enfin, la cinquième, s'enveloppait d'une pièce de mousseline ample et si légère qu'en se superposant ou en se dédoublant elle paraissait selon son épaisseur ou sa transparence de la couleur de l'aube ou du crépuscule.

Toutes mortes, les douces épouses, avec des cris, des mains supplicatrices ou des surprises stupéfaites et silencieuses.

Pourtant le bizarre et barbu seigneur les aimait toutes. Toutes elles passèrent la porte du manoir, le matin, au son des flûtes qui chantaient sous des arcades de fleurs ou, le soir, au cri des cors clamant parmi les torches et les épées, toutes, venues des pays lointains où il les avait été chercher, toutes, timides parce qu'il était hautain et amoureuses parce qu'il était beau et fières de confier leur langueur ou leur désir à l'étreinte de sa main.

Les gais, mélancoliques ou doux souvenirs qu'elles laissaient à la demeure natale où, de leur enfance en fleur, s'était épanouie leur abondante jeunesse, non plus que les larmes de leurs mères ou les sanglots de leurs vieilles nourrices ne les avaient point retenues de partir pour suivre, au loin, le fiancé de leur destin. On quitte tout pour aimer et à peine si, en s'éloignant, elles tournèrent les yeux pour voir encore quelqu'ancien-palais au bord du fleuve, avec ses terrasses en quinconces, ses parterres en guillochis et ses arbres en perspectives. Après quelques journées de marche elles ne se souvenaient guère d'une an-

tique et pompeuse maison, au coin de la grande place, dans la ville, ni des médaillons de la façade qui grimaçaient des figures grotesques, ni du marteau de la vieille porte qui, à midi, était tout tiède de soleil.

Elles oublyaient le petit manoir au milieu des prairies parmi les mares où croassaient le soir, les reinettes, alors qu'il va pleuvoir et aussi le beau château et les domaniales fatales. Une même, qui vint d'outre-mer ne songeait plus à l'Ile, l'Ile abrupte et sablonneuse dont la mer rongeait les rocs et battait les grèves et que, l'hiver, le vent torturait, acharné contre sa solidité. À peine si elle pensait quelquefois à certaine petite plage de sable où elle jouait, avec sa sœur, quand la marée était basse, et où elles avaient si peur au crépuscule.

Hélas ! il ne les aimait que pour leurs robes variées ces épouses, douces ou altières et sitôt qu'elles avaient façonné les étoffes qui les vêtaient aux grâces de leurs corps, qu'elles y avaient imprégné le parfum de leur chair et communiqué assez d'elles-mêmes pour qu'elles leur fussent devenues comme consubstancielles il tuait d'une main cruelle et sage les Belles inutiles. Son amour en détruisant substituait au culte d'un être celui d'un fantôme fait de leur essence dont le vestige et le mystérieux délice satisfaisaient son âme industrielle.

Chacune de ces robes habitait une chambre spéciale du vaste château. L'ingénieux seigneur s'enfermait, pendant de longues soirées, tour à tour, en l'une de ces salles où brûlait un parfum différent. Les meubles en étaient divers et assortis et les tentures correspondaient à des intentions subtiles. Longtemps passant sa main dans sa longue barbe parsemée de quelques poils d'argent, l'Amant solitaire regardait la robe appendue devant lui en la mélancolie de sa soie, l'orgueil roide de son brocart ou la perplexité de sa moire.

Des musiques lointaines et appropriées transpiraient du dehors à travers les murailles. Auprès de la robe blanche (ô tendre Emmène, ce fut la tienne !) rôdaient des lenteurs de viole languissante ; auprès de la bleue (qui fut toi, naïve Poncette !) le hautbois chantait ; près de la tienne, mélancolique Blismode, un luth soupirait parce qu'elle

fut mauve et que tes yeux étaient toujours baissés ; un fifre riait, suraïgu, pour rappeler que tu fus énigmatique, en ta verte robe encoraillée, Tharsile ! mais tous les instruments s'unissaient quand le maître visitait la robe d'Alède, robe singulière et qui avait toujours semblé vêtir un fantôme ; alors la musique chuchottait tout bas car Barbe-Bleue avait beaucoup aimé cette Alède. Elle était jumelle de Sœur Anne ; on eut pu les prendre l'une pour l'autre et c'était à elles deux qu'il désirait que ressemblât la nouvelle épouse car elles sont six ces ombres qui errent le soir, autour de l'antique ruine et cette dernière seule est vêtue.

C'est parce que, petite bergère, tu gardas tes moutons sur une lande de bruyères roses et d'ajones jaunes, à la lisière de la forêt, debout ou assise parmi ton troupeau, en ta grande cape de laine grossière où s'abritait parfois contre le vent quelque agnelle chétive.

Les beaux yeux font la simplicité d'un visage plus belle et la tienne était telle que le veuf Seigneur t'ayant vue en passant t'aima et te voulut épouser. Il avait alors la barbe toute blanche et son regard était si triste, ô Pastourelle, qu'il t'attendrit plus que ne te tenta l'aventure d'être grande Dame et d'habiter le château où tu lisais l'heure par l'ombre des tours sur la forêt.

Rien n'était parvenu dans la solitude de la petite gardienne du fâcheux renom du noble Sire car comme elle était humble et pauvre on dédaignait de lui parler et, fière, elle n'interrogeait pas ceux qui passaient devant sa chaumière, à l'écart entre deux vieux ormes dont ses moutons, en s'y frottant, usaient l'écorce en collier. D'ailleurs elle ne regettait pas d'être telle puisqu'elle aimait et quoique elle eût voulu se pouvoir acheter quelque robe neuve pour l'occasion de sa noce approchante mais elle s'en consolait en pensant que son ami ne lui marqua jamais que lui déplussent sa cape de laine et sa coiffe de toile.

A l'aube, une fanfare de cors réveilla la forêt et quatre bannières déployées, en même temps, au sommet des qua-

tre tours d'angle du manoir, ondulèrent au vent matinal. Une rumeur de fête emplissait la vaste demeure. Les couloirs bourdonnaient et, dans la cour, piaffaient les chevaux, les uns couverts de housses chamarrées, les autres portant des selles compliquées, les plus forts enjuponnés de mailles d'acier et tous ayant, au frontail, chacun, l'atour d'une belle rose. Dans un coin quelque musiciens, vêtus de souquenilles jaunes, debout et le dos à la muraille, s'exerçaient, d'avance et doucement, à des préludes de flûte.

Enfin le pont-levis s'abaissa. Le cortège sortit. En avant, des hommes d'armes, vêtus de buffles, soutenaient, de leurs longues lances entrecroisées, des corbeilles de fleurs. Venaient ensuite, en bon ordre, une multitude de valets et de pages passemantés, des tireurs d'arc, des frondeurs et des hallebardiers et, par groupes, des virtuoses. Les premiers soufflaient en des cornets bizarres et tors. Leurs joues se gonflaient et leur corpulence nourrissait leurs mines rubicondes ; quelques-uns, agiles et maigres, heurtaient, en cadence, des cymbales de cuivre, le reste jouait d'instruments délicats, en marchant à petits pas, l'air attentif et les yeux baissés. Ces derniers précédait une litière vide portée sur l'épaule par des mulâtres et suivie, à cheval, par le Sire du lieu, en jaquette de soie blanche brodée de perles ovales sur qui descendait sa barbe argentée. Derrière lui une troupe de piquiers et d'arquebusiers et, à la queue, le service : la cave, la cuisine et l'écurie, prolongeait le cortège.

La petite chaumière devant laquelle toute cette pompe s'arrêta dormait silencieuse, la porte fermée. On entendait les moutons bêler doucement dans l'enclos et des oiseaux venaient se poser sur les ormes et le toit d'où ils s'envolèrent, effrayés de cette approche et rassurés par le silence de la cavalcade qui se tenait immobile à l'entour. Un vent léger frisait les plumes des panaches, rebroussait la dentelle des collarlettes et éparpillait la crinière des chevaux, mais ce silence n'empêchait pas qu'un murmure eut couru dans les rangs que celle qui habitait là était bergère et s'appelait Héliade.

Le Sire descendu de sa monture s'agenouilla devant la

porte et y frappa trois coups ; l'huis s'ouvrit et l'on vit apparaître, sur ce seuil, la Fiancée. Elle était toute nue et souriante. Ses longs cheveux s'apparaient à la couleur d'or des ajoncs fleuris et, à la pointe de ses jeunes seins, rosissait une fleur comme aux brins des bruyères. Tout son corps charmant était simple et l'innocence de toute elle-même telle que son sourire semblait ignorer sa beauté. A la voir si belle de visage les hommes qui la regardaient ne s'apercevaient pas de la nudité de son corps.

Ceux qui la remarquèrent ne s'en étonnèrent pas et à peine si deux valets se la murmurerent entre eux. Ainsi, en l'ingénieuse ruse qui, étant pauvre, lui avait suggéré d'être telle, elle s'avancait ingénue, grave et victorieuse d'avance de l'embûche de son Destin.

Toute la ville était en émoi de la cérémonie annoncée pour ce jour là. La curiosité s'augmentait de ce que, si on connaissait le dur Seigneur par la rigueur de ses péages et ses exigeantes redevances, nul ne savait qui allait, sa compagne, passer le portail de l'église avec lui.

L'Evêque avait été seulement prévenu d'avoir à parer son autel pour la circonstance et à ordonner ses plus belles liturgies aussi, sans réplique au mandement impérieux du Châtelain, se tenait-il sur le parvis, mitré et crossé, en grand apparat avec ses chantres et tout son clergé dès que les cloches eurent, par leurs volées, signalé l'entrée dans ces murs, du cortège. Le peuple, las d'attendre et de considérer les lumières, allumées au fond du chœur, de compter les guirlandes tendues d'un pilier à l'autre et de nombrer l'entourage épiscopal, poussa des cris de joie quand il aperçut au bout de la grand'rue, au-dessus des têtes mouvantes, les hautes lances des cavaliers qui marchaient à travers le populaire, le repoussant en haie et le refoulant vers la place qu'il encombrait déjà car les bonnes gens aiment le faste et celui-ci, guerrier et nuptial, avait provoqué leur concours et excitait leur curiosité. Aussi se pressaient-ils autour de l'escorte seigneuriale et domestique qui entourait la mystérieuse litière d'où sortit l'étrange fiancée. Ils en furent d'abord stupéfaits et crurent à quelque sacrilège fantaisie de l'au-

dacieux Suzerain mais comme ils étaient, pour la plupart d'àme naïve, et qu'ils avaient vu, maintes fois, peintes sur des vitraux et sculptées aux porches, des figures qui ressemblaient à celle-là : Eves, Agnès et Vierges martyres, douces ainsi qu'elle de leur corps fragile et nu et embellies aussi de doux yeux et de longues chevelures, leur étonnement se changea en admiration à penser que quelque céleste bienveillance envoyait cette Enfant miraculeuse pour réduire de sa douce main l'incoercible orgueil et la cruauté du Pécheur.

Côte à côté, elle et lui, s'avançaient dans l'Eglise que j'avais visitée tout à l'heure, si paisible en son crépuscule méditatif. La nef en était alors parfumée et illuminée de cierges et de soleil. Midi flamboyait aux rosaces épanouies et aux verrières incandescentes et les Clercs, glabres et sournois, songeaient, en voyant cette fille délicieuse qui passait au milieu d'eux, étrangère à leur concupiscence, que le Sire de Carnoët épousait là, par maléfice, quelque Sirène ou une Nymphe pareille à celles dont parlent les livres païens. L'Evêque ne venait-il pas d'ordonner aux thuriféraires de charger leurs encensoirs, pour que la fumée, s'interposant entre cette Visiteuse et le regard de Dieu et des hommes, isolât, de son voile épais, le groupe insolite qu'on apercevait à travers une brume odorante, courbant, devant l'autel, une chevelure d'or et une nuque d'argent, sous le geste bénédicteur de la haute crosse qui consacrait l'échange de l'anneau.

La bergère Héliade, qui s'était mariée nue, vécut long-temps avec Barbe-Bleue, qui l'aima et ne la tua point comme il avait tué Emmène, Poncette, Blismode et Tharsile et cette Alède qu'il ne regrettait plus.

La douce présence d'Héliade égaya le vieux château dont elle avait exorcisé le sortilège meurtrier et sentimental. On la voyait tantôt vêtue d'une robe blanche comme celle des Dames allégoriques de Sagesse et de Vertus devant qui, sous des architectures, s'agenouillent les pures Licornes aux sabots de cristal, tantôt d'une robe bleue comme l'ombre des arbres sur l'herbe, l'été, ou mauve comme ces coquilles qu'on trouve sur le sable

des grèves grises, là-bas, près de la Mer ou glauque et encorailée ou d'une mousseline couleur de l'aube ou du crépuscule, selon que le caprice des plis en épaisissait ou en augmentait la transparence, mais, le plus souvent, couverte d'une longue cape de laine grossière et coiffée d'une coiffe de toile, car, si elle portait parfois l'une des cinq belles robes que son mari lui avait données, elle préférail pourtant à leur apparat sa cape et sa coiffe.

Lorsqu'elle fut morte, après avoir survécu à son époux, et que le vieux manoir eut croulé d'âge et d'oubli, c'est ainsi qu'elle seule d'entre les ombres, hélas, nues, qui errent parmi l'antique décombre, y revient vêtue et qu'elle m'apparut, peut-être, sous les traits de la paysanne, qui m'introduisit là, ce soir, et debout de la rive, me regardait m'éloigner au bruit des rames sur l'eau morne et à travers la Nuit taciturne.

HENRI DE RÉGNIER.

Quimperlé Paray-le-Monial

Septembre 1892

LES LIVRES

Villiers de l'Isle Adam, par Stéphane Mallarmé (La-comblez, edit.) Nul, plus que Stéphane Mallarmé n'est autorisé, en ce temps, à parler de *Villiers de l'Isle Adam*. Il fut du cher mort, le fidèle et fraternel ami et il l'aima de la plus forte affection, de celle que commandent la communion des idées, le même amour de l'art, la même foi en un commun idéal.

Aussi, cette conférence que Stéphane Mallarmé prononça il y a déjà quelques années, j'eusse voulu non la lire mais l'entendre, et certes aux syllabes dites par le poète, se serait éveillé l'écho d'une voix disparue. Celle qui d'un ton bas proférait de fulgurantes paroles, aux soirs de causeries de jadis : la voix qui parlait de l'horreur du monde, qui savait dire les splendeurs de l'idée, les magnificences des essences entrevues, comme l'ironie douloureuse de la coutumière existence.

Pour moi, dès la première phrase lue, j'ai revu la railleuse, enthousiaste et douloureuse figure de *Villiers*, et le geste de sa main longue rejetant en arrière la chevelure grise ou tourmentant le blanc foulard qu'il ne quittait guère. Je l'ai revu, lui, avec aux lèvres le sourire ironique et triste et aux yeux la lueur des épiques invocations. Je l'ai écouté, parlant par les rues désertes, dans le

brouillard nocturne et froid, interrompant Janus par Bonhomet ; épiait le bruit de son propre pas sur le pavé, dans l'attitude inquiète de l'enfant qui veut saisir, et qui est semblable à celle du penseur qui interroge, et je sens encore son doigt posé sur mon épaule, tandis qu'il murmurait en secouant la tête : « hum ! il y a du mystère », assertion qu'il émettait parfois du ton grave et dogmatique du savant docteur son ami.

« *Un homme au rêve habitué, vient ici parler d'un autre, qui est mort* » dit Mallarmé affirmant ainsi son incontestable fraternité avec celui qui vécut d'un rêve et dans un rêve. Et il est difficile de les séparer l'un de l'autre, tant ils se joignent et s'unissent dans notre esprit, ces deux charmeurs incomparables, qu'on ne put ouïr sans en garder un souvenir inoubliable. L'un, Villiers, exhubérant et fougeux, alliant le contraste de Pathmos et d'un salon de libres esprits qui causent, l'autre, Mallarmé, plus discret et plus tendre ; l'un roulant en ses discours des scories sombres et de rouges laves, l'autre plus dissert, épandant d'éblouissantes cascabelles d'images précieuses. Tous deux éloignés par un même dégoût de l'inutile parade des beaux parleurs, dédaignant l'aimable choc des *spirituels* à peu près.

Villiers avait horreur de l'esprit, malgré les abominables — le terme est de lui — fantaisies qu'il mettait sur le compte de Bonhomet : « *cet affreux Bonhomet* » et il me souvient d'un mot de lui qui lui peut être appliqué. C'était un soir, on parlait de Wagner, et quelqu'un qui voyait Villiers pour la première fois lui posa cette question saugrenue : et Wagner avait-il de l'esprit ? — « Avez vous entendu dire, répliqua Villiers, que l'Etna fut spirituel ? ». — Ainsi était-il.

De son œuvre, ici, que dirai-je que n'ait dit, et merveilleusement, Stéphane Mallarmé. Il a compris en poète le visionnaire qu'était Villiers, et son œuvre, il a su la paraphraser, en exprimer comme d'un fruit étrange, le suc aromal et fort.

Si j'insiste, ce n'est que sur un point, sur ce mépris du monde moderne, cette haine des contemporaines manifestations sociales que manifesta Villiers de l'Isle Adam.

Stéphane Mallarmé n'a fait que toucher en passant à cela, fidèle peut-être ainsi à la pensée de Villiers. Il n'est cependant pas inutile de s'attarder à considérer ce côté de l'œuvre du lyrique d'*Axel* et de l'ironiste profond de l'*Eve Future*.

L'action de Villiers de l'Isle Adam sur notre littérature contemporaine est des plus grandes ; tous les jours l'influence de son esprit s'accroît. Ceux qui ne le connurent pas et qui ne le peuvent confronter qu'avec le monument de son œuvre, en subissent l'ascendant plus fortement encore que ceux d'entre nous qui le pratiquèrent, qui s'éjouirent ou s'attristèrent de sa parole. Pour les plus jeunes qui viennent, ce que fut l'homme ne compte plus : ils ne s'inquiètent que du penseur. Et bien à ceux-là, esprits affinés que les déclamations révolutionnaires pourraient offusquer et froisser, à ceux-là Villiers a inculqué la haine et le dégoût de la société dans laquelle ils vivent.

Dans l'âme bourgeoise, qui domine notre temps, qui l'accable et le pourrit, Villiers sut pénétrer, à quelle prodeur ! Il en sonda les plus secrètes cavernes, celles où se cachent les plus féroces, les plus opprimantes médiocrités, il en fit sortir tous les monstres que prudemment l'hypocrisie recouvre, et tous illes fouailla, les montrant nus, grotesques, hideux, terribles.

Cet adorateur des dieux du passé, fut un des plus terribles iconoclastes de ces jours, qui en comptent quelques-uns cependant, et lui-même, qui un peu dédaignait la foule la voyant basse et cruelle pour les exceptionnels de sa sorte, serait stupéfait des résultats de ses écrits.

Il croyait travailler à la restauration d'un idéal mort, et en tuant dans une élite le respect du présent, il amenait un idéal nouveau. Il vécut dans un songe, qu'il transportait volontier aux époques disparues et dont il aimait le noble décor, la sentimentale et hautaine chevalerie ; il ne vit pas ce qui se préparait. Il ne comprit pas qu'on retourne rarement en arrière, et que quiconque, comme lui, détruit, ouvre par cela même de nouvelles routes.

Il ne le comprit pas, et une dernière ironie l'accable par delà la tombe. Lui, qui se plaisait à rêver d'un Naundorf

réinstallé, il aura semé dans les cœurs une graine révolutionnaire, la meilleure, celle qui a pour engrais la haine et le mépris. Ainsi malgré les apparences ne ment-il pas à cette loi inéluctable qui fait du poète un propagateur de révolte, un instigateur de liberté et si, à lui vivant, j'eusse tenu ces propos, il m'aurait regardé de son œil qu'une perpétuelle flamme illuminait, et méditatif, il m'aurait dit, de ce ton caverneux qu'il affectait lorsqu'il était troublé ou déconcerté : « Il y a quelque chose là-dessous. »

* * *

Cycle patibulaire, par Georges Eekhoud (H. Kistemacher, éditeur). Si, après les livres de Verhaeren et ceux de Maeterlink, il était encore besoin de démontrer que la littérature flamande n'est pas uniquement composée des quelques imitateurs sans génie qui se targuent de la représenter, l'œuvre de Georges Eekhoud y suffirait.

Celui-là est bien sorti de la puissante terre de Flandre, il est bien des descendants de ces merveilleux peintres qui surent en exprimer la vie débordante, l'énorme joie et aussi la troublante mélancolie qu'exhalent les pâturages bourbeux, et l'humide atmosphère dont s'enveloppent les collines semées de bruyères et de genêts. Ce que rendit si bellement le pinceau des ancêtres, Georges Eekhoud nous l'a su restituer en écrivain.

L'écrivain qu'il est, ne peut être rapproché d'aucun des nôtres ; à quelques-uns mêmes, héritiers de l'*esprit français*, il apparaîtra comme un barbare. Il ne l'est pas cependant, mais sa claire et vigoureuse prose a pris sa moelle à la langue des aieux, et si, à cela, elle a perdu en subtilité et en finesse, elle y a gagné en solidité et en coloris. Sa phrase, à la pulpe charnue, n'est pas celle d'un ciseleur de mots, c'est celle d'un imaginatif ardent qui procède par impulsion et remplace la belle ordonnance logique par la fougue verbale. Le seul des écrivains de France avec qui Georges Eekhoud aurait des affinités, sans lui rien devoir toutefois, est le rude quercynois Léon Cladel. Je ne puis mieux faire d'ailleurs, pour rendre l'impression res-

sentie par moi, que de donner un des paysages de *Cycle Patibulaire*, qui m'ont le plus requis :

« *Ce dimanche faste, lourd d'accalmie, je me sentis presque défaillir de gratitude au parfum réveillé, au parfum vierge des sèves. Les essences pubères, titillées par l'averse, s'efforçaient de précipiter, à force d'effluves capiteux, les spasmes d'un orage lent à venir.*

Chaque rideau d'arbres émettait son arôme particulier. Dans ce concert, le parfum des chênes était le plus fort; fleur virile de l'hercule des arbres. Les bouleaux expiraient des senteurs moins âcres, moins effrenées. Les pins religieux et continents, trop tentés, trahissaient leurs angoisses par des bouffées d'encens mystique; tandis que bruyères et genevriers, non moins effervescents, se livraient aux abeilles éperdues..... Et, plus bas, la verdure mouillée, en sueur, luisait comme après la rixe, l'amour ou la corvée, les roses joues pleines. Et sourdant du sol, comme d'une croupe fumante, cette vapeur si lourde, si oppressive qu'elle ne montait pas jusqu'aux branches ragaillardies, mais n'oualait que les broussailles!... »

Mais si ce paysage suffit à indiquer à quelle race appartient Georges Eekhoud, il n'est pas propre à montrer le côté farouche et mystique de son talent, et seuls les personnages de ses roimans et de ses contes sont susceptibles de nous le révéler. Or ce *Cycle Patibulaire* résume assez bien toutes ses tendances. Dans ces nouvelles si spéciales, Georges Eekhoud évoque les grasses et bonnes filles de sa campine, qui pratiquent les saines amours à la façon des bêtes des champs, amoureuses simples que nulle passion ne trouble et qui pleinement savent goûter les joies charnelles; puis les amantes passionnées, comme Gentillie, capables de s'exalter pour l'inconnu, prêtes, complices fatales, des légendes entendues, à sacrifier les satisfactions positives, pour l'idéal apparu. Et à cette Gentillie que la passion brûle, un type mâle, Jakké Overmaat, correspond.

Au-dessus de ces passionnés, se dresse le réfractaire, le révolté, vers qui vont toutes les tendresses de Georges Eekhoud. Cet amour de l'humble et de l'outlaw, ces colères contre la société hypocrite qui tue sans remords, tous

les jours, des milliers d'êtres, la société bourelle et fausse qui martyrise et torture ceux qu'elle devrait protéger, quitte à s'indigner le jour où un être simple que l'injustice affole, que la détresse de ses frères poigne, sacrifie une victime avec l'espoir d'en préserver des milliers dans l'avenir ; tous ces sentiments qu'a non seulement exprimés, mais encore réalisés Georges Eekhoud nous rendent cher ce *Cycle Patibulaire* et cher son auteur. En montrant, dans *Hiep Houp* et *Gentillie*, le vagabond qui triomphe, insultant les codes et les conventions, superbe de mépris et de fière insolence, Georges Eekhoud propage et inculque le dédain de la loi, la haine de l'autorité. En nous faisant voir dans le *Moulin Horloge* et dans le *Quadrille des Lanciers*, la force à son tour opprimant le hère et le misérable, il éveille les fureurs des opprimés, il fait voir aux oppresseurs leur œuvre, comme il invite à la justice ceux qui librement pensent, par la figure évoquée du petit braconnier de *Blanchelive.., Blanchelivette*.

Il est des jeunes gens qui, autour de nous, cherchent, disent-ils, la formule d'un art social, d'un art qui serait non seulement évocatif, mais encore propagateur d'idée, un art qui mêlerait la vision à l'éthique. Il me paraît que Georges Eekhoud a bellement et pleinement conçu cet art, lorsqu'il écrivit chacune des nouvelles qui composent le *Cycle Patibulaire*.

* * *

Astarté, par Pierre Louys (Librairie de l'Art indépendant). C'est un acte de foi pour un poète de vouer ses premiers vers à la beauté, comme jadis les éphèbes sacrifiaient leur chevelure vierge au dieu qu'ils voulaient servir. En plaçant son livre de débutant sous l'invocation d'Astarté, j'imagine que M. Pierre Louys voulut agir comme les jeunes hommes hellènes. Qu'il soit loué de sa piété.

Son recueil est tout entier consacré à la déesse éternelle inspiratrice des rhapsodes ; chacun des poèmes qui le composent, est fait pour éléver à la reine un cippe votif qu'enrichissent des piergeries d'éclats divers, mais toutes fauves et violentes. Et à voir l'étrangeté, la rareté

des bijoux dont M. Pierre Louys a paré l'idole, il semble qu'il ait moins voulu honorer l'Aphrodite blanche des Grecs, que l'Aschera farouche des Phéniciens, ce n'est que de celle-là qu'il a pu dire :

Elle tient dans ses doigts extatiques et bleus
Au pli vierge de sexe un lotus fabuleux, —
Et deux tiges de lys qui sortent des aisselles
Glissent le long du corps leur geste divergent
Toucher dans le reflet des nuits universelles
Le marbre où sont fléchis ses pieds ornés d'argent.

Peut-être aussi, a-t-il voulu songer à la divinité d'Amathonte, qui alliait les sombres imaginations asiatiques à la douceur émanée des mers Thyrénienes.

Quoi qu'il en soit, il a glorifié l'élue en des vers sonores et étincelants, peuplés d'images brillantes, soutenus d'un rythme plein.

Pour la plupart de ces poèmes, il a choisi les formes classiques de la prosodie. Il manie avec une grande sûreté l'alexandrin, et il est fort habile dans l'exécution du sonnet traditionnel, il recherche même précieusement les rimes rares et se préoccupe de jouer avec des syllabes imprévues. Ainsi ce sonnet :

La mer matinale brillait au haut du flux ;
Les grands avirons bleus s'allongeaient sur les scalmes,
Et l'infini silence éveillait les yeux calmes
Des femmes que nul vol rameur ne berçait plus.

C'était le deuil de l'heure où les couples élus,
De leurs bras étoilés par les roux lycophthalmes,
Vers l'Île, sur la mer, guidaient avec des palmes
L'escorte des dauphins et des tritons joufflus.

C'était la fin des chants alternés et des rires
Autour des bouches, et des doigts charmeurs de lyres.
Les tempes s'appuyaient aux mains, lourdes d'ennui ;
Et dans l'air pâle où du soleil s'élève et tremble
Les amants éperdus d'être partis ensemble,
Pleuraient entre leurs bras les rêves de la nuit.

Toutefois, M. Pierre Louys n'emploie pas toujours ces mètres irréprochables ; ils paraissent ne lui avoir pas été suffisants pour exprimer tous ses sentiments, toutes ses pensées et il a eu recours, à plusieurs reprises, au vers

raît avoir rompu l'ordonnance harmonique de son livre. On ne voit pas, d'autant, très nettement quels motifs l'ont poussé à écrire *Glaucé* et *Le Symbole*, autrement que *Heure Morose* et au *Prince taciturne*. Non que je conteste à M. Pierre Louys, pas plus qu'à d'autres, la légitimité du vers libre, mais sa nécessité en cette occurrence ; ni la qualité des sujets, ni l'impérieuse obligation de les vouloir présenter d'une façon spéciale ne justifiant, à mon sens, cette dérogation à une coutume qu'à accepté l'écrivain en des cas analogues.

Je crois plutôt, d'ailleurs, qu'en agissant de la sorte, M. Pierre Louys n'a fait que rendre visible et palpable peut-être son hésitation, fort naturelle, à adopter l'un de ces procédés si dissemblables de versification.

Ceci n'est pas un reproche, et ces oscillations de M. Pierre Louys sont à son éloge. Elles attestent qu'il est un esprit curieux et chercheur, qu'aucun parti pris ne le mène et qu'il cherche sincèrement sa voie. Car je ne rendrai pas à M. Pierre Louys ce déplorable service de louer aveuglément toute son œuvre. Dans *Astarté*, on sent des influences diverses ; ce sont celles qui doivent agir sur les intelligences très ouvertes, bien ornées et inquiètes ; aucun des êtres appartenant à cette catégorie ne peut se targuer de n'avoir pas subi ces dominations. Refréter à vingt ans des pensées antérieures, prouve simplement qu'on a su comprendre ces pensées, et non qu'on s'en veuille faire l'écho. A cet âge, les jeunes gens sont un peu comme des prodiges qui gaspillent un héritage ; plus tard, ils en jouissent sagement, et s'ils n'en tirent plus des avantages directs, ils en recueillent de plus solides bénéfices.

Aussi, *Astarté* est-il un livre de promesses plus qu'une œuvre de réalisation, et en disant cela je ne veux parler que de l'ensemble, car tels poèmes sont parfaits, dénotant un incontestable et beau talent. Ils décèlent une personnalité intéressante, et ils permettent d'affirmer, que, dans la légion des jeunes poètes qui aujourd'hui se met en marche, M. Pierre Louys est un de ceux dont on doit espérer le plus, et attendre le mieux. libre. Eut-il raison ? je ne le crois pas, car ainsi il me pa-



La Fin des Dieux, par Henri Mazel (Librairie de l'Art indépendant.)

Comme dans le *Nazaréen*, M. Henri Mazel a voulu, encore une fois, nous montrer l'esprit païen et l'esprit chrétien s'opposant l'un à l'autre et luttant pour conquérir les âmes.

Jadis, il avait choisi Byzance pour y faire évoluer les entités qui étaient ses personnages, aujourd'hui il a préféré Athènes. Comme conception générale, la *Fin des Dieux* est absolument semblable au premier drame de M. Mazel, et si ce reproche pouvait légitimement être fait, j'aurais mieux aimé, au lieu de la trilogie annoncée, développant, en chacune de ses parties, un même thème, qu'il réunit ses idéologies et ses symboles en un seul poème, les épargnant moins ainsi.

J'aurai compris la nécessité de la trilogie, si M. Mazel eut voulu représenter des sentiments et des idées sous des faces opposées, mais le point de vue auquel il s'est placé est immuable, et au résumé, il n'y a plus là que la répétition d'un leit motiv unique soutenant exclusivement chacun des drames de la trilogie.

A tout prendre d'ailleurs, le milieu qu'a préféré M. Mazel pour son poème nouveau est plus heureux que Byzance et il offre cet avantage — dans le cas de M. Mazel, qui est un Languedocien — de pouvoir être plus facilement rendu, plus naturellement au moins et d'une façon plus vivante.

M. Mazel n'a pas eu besoin, pour évoquer la Provence du roi René, de recourir au bric-a-brac excessif qui déparaît pour moi le *Nazaréen*; il y a gagné, et le reproche que jadis je lui fis, je n'aurai pas à le refaire dans le cas présent. Cette fois, il a vu la terre provençale qu'il voulait ressusciter, non à travers les livres, mais face à face, ainsi a-t-il pu nous la rendre plus palpable, plus frissonnante.

On sent qu'il a erré sur les bords du Rhône, qu'il a fait le pèlerinage de Baux, qu'il a honoré aux sables du désert la trace encore vivante des pieds nus de la Madeleine, et sans doute, en rêvant au bord de la mer méridionale, a-t-il, un soir, aperçu sur la crête des calmes vagues, la barque

qui portait Lazare avec les saintes femmes. Un peu de ces visions a passé dans son livre, et elles en sont le meilleur.

Cependant, en faisant pénétrer en nous la douceur et la beauté qui parèrent ces civilisations provençales, peut-être M. Mazel est-il allé à l'encontre de la thèse qu'il voulut soutenir.

S'il prétendit faire valoir la supériorité de l'idée chrétienne qu'apportaient avec eux les moines et les guerriers d'oil, sur le lumineux et beau polithéisme qui imprégnait l'âme des hommes d'oc, il n'atteignit pas son but. Il a rendu du préférable aux massacres par lesquels Eustache de Montlhéry veut imposer la croix, les théories de l'île de Scyrce qu'accompagnent le son des flûtes et des cithares; plutôt que la frénétique apologie des renoncements et de l'humiliation, nous aimerons les rêves souriants du vieux Terpandre.

Mais c'est là un grave débat à engager. Opposer ces deux conceptions, la païenne et la chrétienne, est bien; il est louable à M. Mazel de l'avoir fait. Donner à l'une la suprématie sur l'autre, cela est affaire de foi et de nature; démontrer cette suprématie est plus délicat. M. Mazel l'a tenté, il n'aura réussi à convaincre que ceux qui déjà sont convaincus a priori, il n'aura pas ébranlé la croyance des adversaires.

Si nous laissons cela pour en venir à l'exécution même du drame, ces trois actes apparaissent comme encombrés de trop de répétitions. L'accumulation des détails diminue l'ensemble plutôt que de le renforcer et je sais telles pages de Henri Heine sur la persistance des vieux cultes en Germanie qui donnent dans leur raccourci une impression plus puissante de ce syncrétisme qu'a voulu montrer M. Mazel.

L'affabulation de la *Fin des Dieux* aurait facilement pu se développer en un acte, et le poème débarrassé de ses longueurs y aurait gagné certainement en puissance.

Quant au dialogue on y sent, très nette, l'influence du Renan de la *Fontaine de Jouvence*, de *Caliban* et du *Prêtre de Némi*; il est écrit dans une langue froidement fastueuse, sonore, mais d'une harmonie un peu pâteuse,

et qui doit son éclat plutôt au choc des mots qu'aux splendeurs des images. Je reprocherai aux phrases de M. Mazel de ne pas être assez serrées, et à ses périodes de s'encombrer de redites inutiles.

Malgré tout, et après ces critiques, il faut reconnaître en l'auteur du *Nazaréen* et de la *Fin des Dieux*, un philosophe aimant à penser par lui-même, un érudit très averti de toute chose, un louable écrivain n'ayant que le souci des choses belles et des nobles rêves, un idéaliste au bon sens du mot, c'est-à-dire un esprit qui se plaît au commerce des essences et non un vague radoteur de sentimentalités fluentes. Il est de ceux dont les œuvres méritent discussion, et n'est-ce pas un des meilleurs éloges que l'on puisse faire ?

* * *

La Revenue, par Marius André.

Relié en une délicate plaquette, M. Marius André nous envoie un poème, *La Revenue*, que nous eûmes déjà plaisir à lire dans la *Syrynx*, une des quelques revues de province, où aiment à se manifester de jeunes poètes de talent.

Dans ce poème, M. Marius André voulut exprimer combien les impressions de jadis, les visions d'autrefois, que souvent on croit mortes et à jamais abolies, sont pourtant vivaces ; quel faible choc suffit à les ressusciter, et combien aussi les revenues, parfois intempestives, nous apparaissent transformées par le temps impitoyable.

Elles renaissent, mais dépouillées du nimbe dont se complût à les entourer notre jeune illusion et, lorsque nous les faisons descendre de l'autel sur lequel nous les avions placées, pour les mirer au miroir de notre mémoire, nous les apercevons nues, froides, et peut-être déchues.

A développer ce symbole, M. Marius André a employé le vers libre : un vers d'un rythme fluide et léger, d'une cadence molle, que font valoir des mots heureusement appropriés à la douceur triste de la pensée et de l'allégorie.

C'est un début, je crois, il nous autorise à attendre avec confiance un prochain volume sans doute plus touffu.

* * *

Le Rhythme poétique, par Robert de Souza. (Perrin, éditeur.)

Après avoir posé, en ouvrant son livre, la nécessité d'un renouvellement dans le rythme poétique, M. de Souza procède à une étude très documentée et très approfondie du rythme et de son évolution historique. Cette étude aboutit à l'exposition d'un système rythmique et prosodique spécial que M. de Souza revendique.

Selon moi, on ne peut connaître la valeur de semblables constructions que lorsque la pratique les a corroborées. M. de Souza ne trouvera pas mauvais que j'attende, pour discuter ses conceptions, l'apparition, annoncée comme prochaine, de vers conçus d'après son système.

BERNARD LAZARE.

Ont paru :

Chez A. Lemerre : *Passagère*, de Paul Bonnetain.

La Dorotea, de Lope de Viga. (Traduction de B. Dumaine).

Littérature épistolaire, de Barbey d'Aurevilly.

Terre Promise, de Paul Bourget.

Chez P. Ollendorff : *Promesses*, de Jules Case.

Le Roi au masque d'or, de Marcel Schwob.

Chez Charpentier et Facquell : *L'Aube*, de A. Tabarant.

L'Ame errante, de Paul Brulat.

Chez E. Dentu : *Typhonia*, de Joséphin Péladan.

Séductrice, de Pierre de Lano.

Chez G. Carré : *L'Inde après le Bouddha*, de Lamairesse.

Chez Perrin et Cie : *L'Ennemi des lois*, de Maurice Barrès.

Vers et Prose, de Stéphane Mallarmé.

Chez A. Savine : *Notation des gestes*, de Georges Polti.

Chez Chaumel : *Les Noces de Sathan*, de Jules Bois.

Chez L. Werthausser : *Midi à quatorze heures*, de Ernest d'Hervilly.

A l'imprimerie Darentière (Dijon) : *Le Traité de la Méduse*, de Maurice Quillot.

Chez A. Schultz : *Le Cas Wagner*, de Nietzsche. (Traduction de Daniel Halévy et Robert Dreyfus. Tome I des œuvres de Nietzsche, à paraître).

NOTES ET NOTULES

A propos de l'explosion de la rue des Bons-Enfants, les journaux rééditent les articles jadis faits sur Ravachol. Ces événements nouveaux et le temps écoulé paraissent n'avoir que peu mûri la cervelle des reporters et des chroniqueurs. Ils s'en tiennent aux mêmes diatribes, aux mêmes vociférations sans raison et sans suite.

On n'en voit pas un seul qui reconnaisse, ce qui ne serait pas trop le compromettre, pourtant, que ce qui est effrayant, ce n'est pas la marmite qui éclate, ni même les cinq victimes, mais bien que la Société, en accumulant les oppressions, les haines, les iniquités, ait pu provoquer de telles et si farouches haines.

Assimiler le dynamiteur à un criminel vulgaire, prouve une faiblesse de jugement notoire. C'est ne voir que l'acte brutal et ne pas considérer les raisons qui ont pu, pour quelques esprits, amener de tels actes et même les légitimer.

Il est du reste loisible aux défenseurs de l'ordre de crier vengeance, de l'exercer aussi — en cela ils ne font qu'obéir au sentiment naturel de la légitime défense — toutefois ils devraient sans tergiverser, dire : Nous poursuivons l'anarchiste qui dynamite, non pas parce qu'il est un criminel vulgaire, mais parce qu'il est notre ennemi.

En 1789, les paysans brûlaient les châteaux des seigneurs, ils détruisaient les archives contenant les chartes qui les faisaient esclaves. S'ils avaient eu la dynamite à leur disposition, sans doute l'auraient-ils employée. Il ne vient à l'esprit d'aucun des bourgeois gouvernants

de renier ces actions des aïeux, parce qu'ils en bénéficient. Cependant, les Jaques qui torturaient les seigneurs, qui éventraient les femmes nobles, seraient aujourd'hui considérés comme d'ordinaires assassins. Savez-vous quels seront les descendants de ces dynamiteurs qui maintenant se révoltent et marchent contre la finance oppressive, contre l'accaparement qui dépouille les humbles, et contre le capital qui les tyrannise.

Et puis, voyons, vous qui avez assis votre domination sur les massacres de la commune, vous qui voulez porter Thiers au Panthéon, ne faites pas les indignés devant les cadavres d'hommes qui ne furent pas plus innocents que les fusillés de 1871, ni moins.

Tâchez plutôt de tirer un enseignement de ces fureurs, rentrez en vous-mêmes et demandez-vous si vous n'êtes pas les coupables.

* * *

C'est décidément le va-tout de l'homme de Médan — Xavier Marmier, à peine mort, ressuscite sur les lèvres du bavard interviewé sous la forme d'un La Fontaine dont Zola serait le Baruch (*sic*) — et le vampire des charniers de 1870 nourrit indifféremment sa réclame des ossements de Baudelaire et du cadavre encore chaud d'Alfred Tennyson. Il n'y a décidément qu'aux langues *vivantes* que M. Zola n'a « pas mordu » !

* * *

Que le Sévigné de Plassans corresponde avec les officiers supérieurs, tant Bavarois que Français, au sujet de cette période de 70 qui lui aura été presque aussi fructueuse qu'aux d'Orléans, ce nous est à peine un prétexte de méditer une fois de plus, bien qu'inutilement, cette phrase de M. Vacquerie : « Si la France a été vaincue en 1870, c'est qu'en 1870 il n'y avait pas de France. »

* * *

La course au fauteuil qui, avide et maladroite, rappelait encore, il y a six semaines, les grotesques courses en sac de nos villages, perd même tout intérêt : il y aura de la place pour tout le monde.

* * *

Ce laborieux remisage du camion naturaliste sous le hangar ripuaire, mérite bien un coup d'épaule ; qu'on le cale et qu'il n'en soit plus question — : l'attelage a dès longtemps rompu ses traits (manifeste des Cinq) et brouille à l'aventure — ; que pour le cocher désemparé s'ouvre hospitalière la maison de retraite — « l'assentiment est général ».

* * *

Le Médanais trouve grotesque son futur collègue, M. Brunetière. Eh bien ! celui-ci ressort admirable aux côtés de celui-là ; nous ne connaissons pas de lui de palingodies et de lâchetés. Nous ne parlerons pas de sa campagne contre le naturalisme ; on nous accuserait de partialité. Prenons l'exemple de son fameux article sur Baudelaire où il a eu le courage de son opinion — courage qui commence à manquer à tout le monde, semble-t-il. Dans ce critique académique, un peu pédant et exclusif, mais inébranlable, la jeunesse littéraire trouverait plus à admirer que dans le désarroi bavard de l'ex-homme de talent.

* * *

Cette phrase de M. Caraguel, soutien des gendarmes, nous laisse rêveurs :

« Une Société (c'est de la nôtre qu'il s'agit) tellement honnête déjà que jusque dans ses bas fonds, le crime se croit obligé de jouer à la vertu. »

En admettant que l'assertion de M. Caraguel soit vraie, pense-t-il donc que l'hypocrisie est une preuve d'honnêteté ? C'est du moins ce qu'il semble vouloir dire, si les mots conservent leur sens.

* * *

On s'occupe beaucoup de tombes par ce beau temps d'automne. Rappelons que la nôtre a préoccupé, il y a quelques mois, un prince moldo-valaque ; l'hospodar macabre écrivait en ces termes à la *Revue du monde latin* (août 92) :

« Rien de plus glorieux que ce titre de croque-mort ;

mais à condition que le fossoyeur sache bien à qui il creuse son trou. Qu'on ouvre une large, une énorme fosse ; qu'on y pousse leurs élucubrations avec les piles de volumes qui les consacrent ; puis, qu'on fasse flamber ces *sauterelles perverses*, prêtes à dévorer la moisson poétique de la France. SURTOUT... PAS D'URNE POUR CES CENDRES-LA !

PRINCE ALEXANDRE BIBESCO.

Relevé cette monstrueuse fantaisie en tête de *l'Eclair* du 4 novembre :

« Il arrive souvent que de jeunes confrères viennent me demander conseil. » Signé : ALBERT DELPIT.

Ce signataire, qui orthographierait aussi bien son nom GEORGES OHNET ou JOSEPH PRUDHOMME, veut faire croire aux passants qu'il est un « maître ». C'est pour la même raison qu'il écrit, volontiers, *nous* en parlant de MM. Zola et Daudet, et que cette fois, il encense platement MM. Theuriet et Bourget. Ces choses sont sans importance, mais peuvent amuser même des blasés.

Statistique :

Aucun député n'est mort de faim, ce mois-ci.

Critiques littéraires :

Un anonyme gracieux écrit, (Essais d'art libre) :

« A lire dans ce même recueil la *Chevauchée d'Yeldis* « allégorie romanesque » de FRANCIS VIELÉ-GRiffin, d'une hautaine allure. Mais comme l'on sent, chez le poète, l'effort constant pour « faire distingué ».

Quel est ce délicat qui ne conçoit de distinction possible, qu'au prix d'un effort ?

Le Directeur-Gérant : L. BERNARD.

- PAUL ADAM. — *Les volontés merveilleuses.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.* — *Femmes et paysages.*
TRISTAN CORBIERE. — *Les Amours jaunes.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
E. DUJARDIN. — *Antonia.* — *La Comédie des Amours.*
ANDRÉ GIDE. — *André Walter.*
F. HEROLD. — *La joie de Maguelonne.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
BERNARD LAZARE. — *Le Miroir des Légendes.*
PIERRE LOTI. — *Romans.*
MAURICE MAETERLINCK. — *Drames et poèmes.*
STÉPHANE MALLARME. — *Œuvres.*
LOUIS MENARD. — *Les rêveries d'un payen mystique.*
STUART MERRILL. — *Les Fastes.* — *Les Gammes.*
EPHRAIM MIKHAEL. — *Œuvres.*
JEAN MOREAS. — *Poésies.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
PIERRE QUILLARD. — *La gloire du verbe.*
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faune.*
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
ADOLPHE RETTE. — *Cloches en la nuit.*
ARTHUR RIMBAUD. — *Les illuminations.*
J.-H. ROSNY. — *Romans.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
CHARLES SAUNIER — *Les dons funestes.*
FERNAND SEVERIN. — *Le don d'enfance.*
R. DE SOUZA. — *Le Rythme poétique.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
CHARLES VAN LERBERGHE. — *Les Flaireurs.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
EMILE VERHAEREN. — *Poèmes.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Poèmes.*
T. DE WYZEWA. — *Le Baptême de Jésus.*

PROCHAINEMENT

**LA CLARTÉ
DE VIE**

NOUVEAUX POÈMES

PAR

FRANCIS VIELÉ - GRIFFIN